

**LE PARCOUS INITIATIQUE  
DANS  
LES ROMANS DE GIRAUDOUX**

*I. Préambule.*

Les critiques ont l'habitude de présenter l'univers romanesque de Giraudoux comme un monde plutôt insolite «où tout arrive pour la première fois, où l'archétype de femme mange un archétype de cornichon»<sup>1</sup>. Ce point de vue semble aller de soi quand on tient compte de ces innombrables «pour la première fois» qui jalonnent l'oeuvre entière et de ces innombrables personnages pour qui le monde est tout simplement une pépinière» et les «êtres jeunes ou vieux», viennent tout simplement de «naître». Certes, il est difficile de conclure pour autant à l'existence d'un univers romanesque complètement différent du nôtre : la plupart des romans de Giraudoux étant relatés à la première personne du singulier par un narrateur autodiégétique, nous avons devant nous non pas un univers reflété tel qu'il est vu (ou créé) par un narrateur-démiurge qui reste le même dans tous les récits, mais de multiples univers reflétés du point de vue des personnages qui se relaient d'un roman à un autre : Simon, Jean, Suzanne, Philippe, etc. Il s'agit donc des microunivers individuels qui seraient les transformations de l'univers girauducien censé rester le même dans tous les récits et sous-tendre les premiers dans chacune de leurs occurrences. Toujours est-il que «les mondes, les êtres, les sentiments se créent à chaque page de Giraudoux. Naissances, reconnaissances, résurrections, nous sommes toujours au premier âge, au premier amour»<sup>2</sup>.

---

1 Chris Marker, *Giraudoux par lui-même*, Paris, Seuil, 1968, p. 17.

2 Jacques Body, *Jean Giraudoux, La légende et le secret*, Paris, PUF, 1986, p. 72.

«Seul le sens de notre vie nous mène à la mort, toute marche en travers est infinie», affirme le narrateur de *Juliette au pays des hommes*. C'est sans doute dans cette «marche en travers», différente pour chacun, que les personnages de Giraudoux apparaissent si nouveaux : dès qu'il franchit la Seine pour son «assaut sur l'inconnu», Jérôme, «presque quadragénaire», devient, un «nouveau Bardini, né d'une heure», et tout ce qu'il touche, tout ce qu'il voit est aussi nouveau que lui : l'animal qu'il caresse en ce moment est «au monde le seul être aimé par lui, le premier animal créé pour lui dans cette nouvelle création». Et Suzanne, nouvellement installée dans son île inconnue, ne tarde pas à se transformer en une «fille-oiseau» : elle se surprend à mettre sa tête sous son bras pour dormir et il ne lui reste de la «contradiction humaine» plus que de se sentir, «plutôt soeur des oiseaux de la nuit, la nuit, soeur des oiseaux de jour». Or, comme l'affirme encore le narrateur de *Juliette au pays des hommes*, ces personnages s'imposent presque toujours comme autant de vérificateurs «de l'irréel, de l'inimaginable, du non révolu». Autrement dit, leurs aventures respectives se manifestent comme autant de parcours initiatiques en quête d'une nouvelle signification de la vie. Cela semble d'autant plus vrai que Giraudoux nous les présente le plus souvent à leur débuts dans la vie.

## II. Des débuts dans la vie.

La sémiotique nous a habitués à considérer les actions humaines sous forme d'un schéma narratif défini dans ses grandes lignes comme la succession de trois épreuves en quête d'un objet de valeur et mettant au jour «un cadre formel où vient s'inscrire le 'sens de la vie' avec ses trois instances essentielles : la qualification du sujet, qui l'introduit dans la vie; sa réalisation par quelque chose qu'il fait; enfin, la sanction -à la fois rétribution et reconnaissance- qui seule garantit le sens de ses actes et l'instaure comme sujet selon l'être»<sup>3</sup>. Or, considéré du point de vue du schéma en question, le «parcours initiatique» ou, ce qui revient au même, la

---

<sup>3</sup> A. J. Greimas, J. Courtés, *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979, p. 245.

«marche en travers» des personnages de Giraudoux apparaît plutôt vague : refus de la mort par définition, il consiste en la recherche d'une manière de vivre parmi une infinité d'autres. Toutefois, à y regarder de plus près, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'ils ont déjà devant eux un objet de valeur plus ou moins précis : la connaissance du monde et des hommes. On ne tarde pas à s'apercevoir non plus qu'ils sont déjà prêts à assumer leur rôle pour conjoindre cet objet de valeur : le lecteur fait la connaissance de Suzanne à l'aube de son voyage vers le Pacifique, celle de Simon le jour où il quitte la maison paternelle pour «aller vers la vie et l'humanité» et celle de Juliette à la veille du jour décisif où elle prend «le train de 8 heures 20» pour le pays de hommes. Pourtant, si l'on peut affirmer que ces jeunes personnages sont déjà dotés d'une certaine «qualification» grâce à cette bonne connaissance livresque qui les distingue, la vraie qualification requise pour pouvoir entreprendre la «marche en travers» semble être un état en quelque sorte ambigu qui, paradoxalement, tient à la fois du manque et de l'intégrité.

Ainsi, les personnages déjà cités apparaissent ou finissent par apparaître exempts de toutes sortes de tares et neufs jusque dans leur nom : Simon n'a jamais été malade, il n'a jamais eu d'ennemis, il n'a même pas eu une enfance et il étale partout «une conscience transparente et sur laquelle ne s'était penché aucun chirurgien»; Juliette est aussi saine d'esprit que de corps, pure de toutes sortes de préjugés; quant à Suzanne, si elle est loin d'égaliser un Jacques de Fontranges s'embarquant pour la capitale sans «un ongle blanc», sans «un durillon», sans «un souffle au coeur», elle profite des possibilités de la même capitale pour faire limer sa canine, redresser l'ongle de son orteil, et, libérée de ses petites imperfections, se voyant «toute neuve», elle peut se dire prête pour le grand voyage. De même, s'entraînant à «son assaut sur l'inconnu» au seuil de la quarantaine, Jérôme Bardini se masse, se soigne, évite «tout rhume, toute égratignure».

On le voit, cet état contradictoire de manque (d'expérience, de passé, de situation sociale, etc) et d'intégrité (santé du corps et de l'esprit, le savoir, la mémoire, etc.) qui semble distinguer les jeunes personnages giralduciens met en évidence une pureté et

un dénuement quasi absolu donnant lieu à une disponibilité sans faille pour aller vers le monde et les hommes, pour les connaître et comprendre. Ainsi dotés, les jeunes héros se trouvent parfaitement «qualifiés» pour entreprendre la seconde étape de leurs parcours initiatique. Mais il faut préciser tout de suite que, chez Giraudoux, l'initiation n'est point une question d'âge. Elle n'est pas non plus une quête assumée une fois pour toutes et dans une seule et même direction. S'il est des personnages giralduciens, tels que les frères Dubardeau, qui mènent cette quête sur une même voie, il en est d'autres, tels que Fontranges, qui la reprennent à un âge avancé à plusieurs reprises et dans plus d'une direction : outre qu'il n'est pas toujours aussi consciencieuse comme chez Simon ou chez Juliette, le parcours initiatique peut être rétrospectif aussi bien que prospectif.

Il reste que, dans le cas de Fontranges, on se demande s'il s'agit là d'un véritable parcours initiatique : il semble, au premier abord, que personne ne pourrait être plus éloigné que lui de tout ce qu'on pourrait appeler une quête : retiré dans ses terres, il mène une existence plutôt monotone, animée par deux passions d'une égale banalité : l'amour paternel et la chasse. Or, la première s'avère tellement excessive qu'elle finit par renverser l'ordre des choses : Jacques, avec «son unique dent d'ivoire neuf», se revêt pour lui d'«un droit d'aïnesse» alors que les hommes lui paraissent «enfantins». Cependant, c'est grâce à cette même passion que Fontranges, indomptable chasseur vivant loin du monde, tente de «renouer avec l'Histoire, avec les Peuples de l'Orient, avec la Géographie», avec l'Humanité tout court. Et lorsque Jacques, parti parfaitement intact pour la capitale, en revient avec une maladie vénérienne, toute l'existence de Fontranges devient un effort continu vers le monde et les hommes : mû par le désir de partager le sort du fils devenu vulnérable, on le voit entrer en contact avec toute une partie du monde qu'il avait ignorée ou méprisée jusqu'à ce jour : désormais, il serre la main des bergers, embrasse leurs fillettes, tourne autour du mendiant jusqu'à ce qu'il trouve «un prétexte pour l'effleurer; et tous «ces animaux qu'il détestait, les araignées, les crapauds, les têtards, il ne les (méprise) plus, il se (sent) leur frère par alliance, ou plutôt, (...) par le sang». Enfin, il arrive à Paris presque aussi sain qu'un Simon ou une Suzanne,

mais dans la ferme intention de rompre avec un passé trop pur qui le sépare de son Jacques, l'itinéraire qu'il suit, le soir de 31 juillet 1914, de son hôtel à Montmartre, de Montmartre à la place de l'Opéra et de là à la maison d'Indiana consacre son profond renouvellement : il a «l'impression de se donner à une vie nouvelle (...), de plonger, pour toujours».

Ainsi, dans son effort d'identification avec le fils malade, Fontranges abat sans le savoir les murs de son monde par trop étroit pour pouvoir embrasser par son amour un monde incomparablement plus vaste. Il en fait de même ou presque lorsque, épris d'un grand amour posthume pour Bella, il entreprend un parcours rétrospectif visant à reconstituer les fragments de la vie de sa fille, faute de s'y être intéressé à cause de son amour trop exclusif pour le fils. Mais, en même temps qu'il reconstitue les traits et les goûts de Bella, il retrouve sa jeunesse et sa joie, il s'élève «au-dessus de ce monde où il (a) passé cinquante-sept ans sans faire une comparaison» pour se métamorphoser de chasseur en poète et il change, sans trop le savoir, «ce monde d'égoïsme, de lutte, d'infamie contre un univers de paix et de luxe à la fois», car une «vertu féminine», sans doute émanée de Bella retrouvée, gagne la nature entière pour transformer le parc et les bois en forêt, les prés en prairie et le château en maison. Elle gagne jusque Indiana qui, ennemie impeccable des hommes, finit par appeler «frère» le premier homme qui pleure dans son lit.

On peut avancer, devant l'exemple de Fontranges transformé par Bella et devant celui d'Indiana par Fontranges, qu'il s'agit d'une forme différente d'initiation : celle qui est due à l'action, consciente ou inconsciente, d'un sujet initiateur porte sur un sujet autre. On peut en citer des cas plus évidents comme celui du narrateur de *Siegfried et le Limousin* qui cherche à ramener Forestier à son pays d'origine en même temps qu'à la conscience de son être véritable et celui du narrateur de *Bella* qui aimerait faire connaître aux vieilles dames d'Ervy les usages d'un monde dont elles sont séparées. On peut également citer l'exemple du père de Philippe Dubardeau qui juge possible de «créer des Etats nouveaux» et qui sait l'art d'agir sur les grands hommes pour leur donner «leur maximum de génie politique» de façon à réaliser son rêve.

### III. Transformations.

Si l'on veut relever, d'après ce qu'on vient de voir, les principaux traits distinctifs de ce qu'on a convenu d'appeler le «parcours initiatique», on peut déjà affirmer que, sur le plan de la «réalisation», il est non seulement une quête de savoir, mais encore une transformation de soi, du monde et d'autrui.

Effectivement, si l'on excepte le programme d'un Simon qui quitte la maison paternelle pour continuer ses études dans un lycée ou celui d'une Juliette qui prend le train de Paris pour connaître les hommes, il semble souvent difficile de délimiter un objet de savoir précis visé par les personnages de Giraudoux : on part en voyage pour un vague projet de «s'instruire» ou dans le seul but d'essayer un «assaut sur l'inconnu». Il arrive même que ces personnages s'engagent dans un parcours initiatique sans s'en rendre compte, sans jamais avoir en vue un programme conscient à réaliser. Mais cela ne fait rien à l'affaire, hormis les personnages, tels que Rebendart, dont l'existence est une suite de répétitions de ce qui a été déjà dit ou déjà fait, chaque pas de l'homme vers l'inconnu l'introduit dans une instance de transformation réciproque avec le monde et les hommes : Philippe qui initie les vieilles dames d'Ervy aux usages de la société ou à la littérature, ne peut s'empêcher de sentir sur lui «tout l'âge, toute l'expérience» dont il les a «déchargées»; «The Kid», «l'enfant perdu» près duquel Jérôme se sent «une âme, non de frère aîné, mais de disciple», finit par le sauver comme «un messie», Fontranges profondément transformé par la connaissance qu'il finit par détenir de l'univers idiolectale de Bella vit désormais dans un monde féminisé; Suzanne, transformée en «fille-oiseau» par son île, ne la transforme pas moins elle-même, si bien qu'elle peut écrire : «Dans les frondaisons, dans les formes des collines, il y avait, par moi seule apportée, cette harmonie que quarante millions de français ont juste achevé d'imposer à leurs montagnes et forêts», devenu un homme tout neuf dès qu'il dépasse les limites de son univers habituel, on voit que le monde se réorganise de lui-même autour de lui : «il (pétrifie) la pierre, il (change) le bois en bois.

On a également vu que le parcours initiatique des personnages de Giraudoux exige presque toujours un certain déplacement dans l'espace. Ainsi, Simon parachève son éducation par un long voyage en Europe, son amie Anne est une grande voyageuse, Suzanne, sans l'avoir voulu, complète sa véritable éducation sur une île perdue du Pacifique, Jérôme réalise «son assaut sur l'inconnu» sur un continent lointain, Fontranges effectue le plus gros de ses recherches et découvertes dans les coins de Paris qui sont loin de lui être familiers et les frères Dubardeau, des initiés par excellence, semblent être partout chez eux : ayant «acquis le talent de s'installer au milieu de tout pays», il leur suffit de «poser deux photographies dans leur chambre pour que le paysage aperçu de la fenêtre leur parut familier. Dès le soir de l'arrivée, ils (contractent) de nouvelles habitudes, différentes de celles qu'ils avaient pu avoir déjà dans leur vie et définitives, oubliant la pêche au goujon pour la chasse aux grives, (adoptent) l'huile de noix au lieu de l'huile d'olive, (se lèvent) ou (se couchent) tôt selon que dans cette nature nouvelle le coucher ou le lever du soleil (vaut) ou non le dérangement». Et leur adaptation au nouveau pays s'avère tellement parfaite que, le sommeil venant, ils restent «dans leurs fauteuils d'osier, d'un bois tout frais sur lequel prenait encore la rosée, endormis jusqu'au matin»; enfin, le soleil les prenant de face, ils descendent «engourdis se jeter dans la rivière».

Mais cette intimité des frères Dubardeau avec la nature, leur aisance en son sein, leur capacité de ne faire qu'un avec elle, ce sont justement des traits qui distinguent les personnages girauduciens authentiques et qui, par là même, les opposent aux êtres prisonniers d'une mode d'existence acceptée une fois pour toutes. Ainsi, tandis que Robinson, «pendant dix huit années, comme s'il était toujours sur son radeau», ne fait qu'«(attacher) des ficelles, (scier) des pieux, (clouer) des planches» pour reconstituer à lui seul tous les menus éléments d'une vie sédentaire et médiocre, la jeune Suzanne épouse comme d'elle-même le rythme de son île non seulement pour s'y mouvoir à son aise, mais encore pour créer une langue nouvelle susceptible de la mettre en contact avec le monde et ses vérités fondamentales; tandis que Rebandart, ce Robinson égaré parmi les vivants, ne fait que dénaturer les vé-

rités à force de s'isoler de tout ce qui est vivant pour se confiner dans le passé, Bella et Philippe Dubardeau, partout chez eux, ouverts à la nature, renouvellent la vie du fond en comble si bien qu'ils reprennent «le langage à son commencement» et revivent ensemble «les affaires du premier homme» et de la première femme. En un mot, c'est dans cette conjonction avec la nature, dans cette aisance acquise au milieu de toutes sortes d'espaces que les personnages de Giraudoux retrouvent en quelque sorte leur identité authentique, originelle.

#### *IV. Le retour.*

«L'utopie limousine veut que nulle terre ne soit terre d'exil», écrit Jacques Body<sup>4</sup>, et ce que l'on vient de voir ne fait que confirmer cette affirmation. Mais c'est ainsi, en étant partout chez eux grâce à leur disponibilité que les personnages giralduciens authentiques retrouvent la continuité profonde de l'existence, rétablissent le contact avec leur passé et leur pays d'origine, deviennent réellement citoyens de leur rue. C'est ainsi que le pays de départ, le Limousin ou la France tout court, devient le pays d'arrivée : «Voilà que je t'arrive sans valise, ô France, mais avec un corps préparé pour toi, avec la soif et la faim, un corps à jeun pour ton vin et ton omelette», dit Suzanne. C'est ce que dira sans doute Forestier enfin de retour au pays, quand son ami lui tendra, «billet pour trente ans, sa photographie d'enfant avec le nom imprimé du photographe, et, quoique à l'encre simplement, son nom»; c'est ce que dira également Jérôme Bardini lorsqu'il se retrouvera parmi les siens.

Considérée du point de vue du schéma narratif, c'est la «reconnaissance» dans le double sans du terme : reconnaissance de soi et la sanction de cette reconnaissance : la découverte du sens véritable de la vie.

T. YÜCEL

---

<sup>4</sup> J. Body, *Op. c.*, p. 52.